

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 17

Artikel: En allant au théâtre du Jorat
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205006>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 10.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

EN ALLANT AU THÉÂTRE DU JORAT

DES deux routes qui de Lausanne mènent à Mézières, par le Chalet-à-Gobet et par Savigny, le flâneur choisira toujours la seconde, à condition de lâcher, à Savigny, la grande chaussée pour prendre à gauche par Moille-Margot et les Cullayes. Nous avons déjà dit dans ce journal que cette voie est une succession des plus merveilleux belvédères. Pour ne pas nous répéter, transcrivons la page que Charles Secrétan consacre au signal des Cullayes dans ses *Paysages vaudois*.

« On trouve, au delà du hameau des Cullayes, une plaine aussi nivelée que celle de Bière, et probablement plus étendue, mais différant de notre Champ-de-Mars en ce qu'elle n'est absolument dominée par rien. Nous suivions maintenant le bord extrême du plateau supérieur, du côté des Alpes, étudiant à loisir l'ensemble et les détails d'un panorama non moins surprenant, non moins ravissant que le tableau dont nous avons joui le matin près de la ligne où les eaux se partagent entre les lacs de Morat et de Neuchâtel, entre les sources de la Menthue et les affluents occidentaux de la Broie. Les objets qui forment le contour du paysage sont à peu près les mêmes; mais la valeur en est différente, et les plans moyens, tout à fait renouvelés, prennent une grande importance. Nous nous sommes sensiblement rapprochés des Alpes, le Moléson paraît énorme, et les monts gruériens qui nous en cachent la base, sont si près qu'on y compte à la lettre les sapins, les chalets, les fumées. Ma voisine, qui discerne à l'œil nu les satellites de Jupiter, y verrait combattre, je m'assure, les fiers taureaux fribourgeois.

» C'est une véritable vue de montagne : l'œil plonge sur le plateau inférieure, celui des Monts de Lavaux, où chaque bois se détache en bosse velue. Gourze, à l'extrémité du tableau, vers le midi, se perdant dans le cadre, le Pèlerin et son petit massif, que l'œil parcourt jusqu'à la base et qui, par les tons et les proportions, semblent s'allier aux basses Alpes du Vaulruz, dépassent seuls notre niveau; les autres n'y arrivent pas. Les sommets neigeux, les Diablerets, le Combin, la Dent du Midi le charment sans le fixer : il s'attache à ce qui est droit devant lui, aux monts fraternels de la Gruyère. En vain le sol est aplani sous nos pas; c'est l'air des montagnes que nous aspirons avec le parfum pénétrant du foin de montagne; les notes de la trompe des Alpes se détachent dans le murmure de la forêt; nous voyons la toile blanche sur l'épaule de l'armailli : la Gruyère est là, nous y touchons, nous y sommes, nous en subissons le charme entraînant. Elle nous saisit comme la belle de Charmey prit la main de son jeune sire, pour l'entraîner dans la *coraule* qui s'enroule et se déroule en cadence à travers monts et vallées, jusqu'à l'ivresse et l'épuisement. »

Nous étions perdus dans la contemplation de ce spectacle alpestre, quand la vue de Mézières nous rappela que notre ami et collègue du *Conteur* nous attendait là-bas pour visiter le Théâ-

tre du Jorat. Du point où nous étions, on voyait nettement la tache écarlate que la toiture de l'édifice battant neuf jette au milieu des prés, entre les vieux toits bruns du village. Nous y arrivâmes en longeant des taillis étoilés d'anémones, de pervenches, de violettes et de primevères. A ces fleurettes se mêlaient, çà et là, devant les fermes, les vives teintes des œufs de Pâques, que des bandes d'enfants roulaient dans les prés, sans souci des flocons de neige chassés par la « rebusse au coucou ».

Mézières est plein de campagnards endimanchés venus de deux lieues à la ronde et de groupes de jeunes filles, se promenant, un cahier de musique à la main, en attendant l'heure de la répétition. Nous rencontrons M. René Morax, M. Gustave Doret, qui a composé les airs de *Henriette*, la nouvelle pièce de l'auteur de *La Dime*; les peintres Jean Morax et Hugonnet, qui en brosent les décors; le régisseur général, M. Dupuis, instituteur à Montpreveyres; son collègue de Servion, M. Lang, directeur des chœurs; le président de la Société du Théâtre du Jorat, M. le docteur Delay. Tout ce monde à l'air grave et affairé de gens qui savent les difficultés de la nouvelle entreprise — auprès de laquelle le spectacle de *La Dime*, il y a cinq ans, n'était en quelque sorte qu'un jeu d'enfants — et qui mettent leur point d'honneur de patriotes à régler les moindres détails, à faire que rien ne cloche et ne compromette le triomphe définitif du vrai théâtre populaire.

Ce triomphe, avons-nous besoin de le dire, nous paraît assuré. Pour en douter, il faudrait ne connaître encore aucune des pièces de M. René Morax, n'avoir pas entendu ses interprètes de Mézières au printemps de 1903, ne rien savoir non plus de la nouvelle salle des spectacles érigée dans le verger aux vieux pompiers, entre la gare et le village. Si l'on instituait chez nous des prix pour le respect du paysage, on devrait décerner les plus élevés à ceux qui ont inspiré le plan de cette maison, à ceux qui l'ont dessiné, ainsi qu'aux constructeurs. Imaginez-vous, sous les dehors d'une bâtisse villageoise, grande fenièrre ou tuilerie, en harmonie parfaite avec les fermes voisines, un théâtre de mille places, avec une scène comme n'en possède aucun théâtre de Suisse, une scène où une foule de trois cents personnes et des attelages à deux et à quatre chevaux seront aussi à l'aise que sur le Grand-Pont de Lausanne.

Nous ne parlerons pas de *Henriette*, encore que la donnée nous en soit connue depuis longtemps. L'auteur est de ces hommes de plus en plus rares à notre époque de réclame à outrance, qui laissent au public le soin de juger de leurs œuvres et qui considèrent avec raison les articles de complaisance comme le pire service qu'on puisse rendre à la cause de l'art. Il ne nous en vaudra pas de dire cependant la joie que goûtent dès maintenant ses amis et ses admirateurs, tous ceux qui ont vu jouer *La Nuit des Quatre-Temps* et *La Dime*, à la pensée de faire le voyage de Mézières quand mai fleurira les arbres qui bordent son théâtre. Nous ne pouvons nous em-

pêcher non plus de noter ici avec quelle ferveur les comédiens improvisés et les choristes se mettent à leur tâche, la sollicitude dont les entoure la population, la belle communion de sentiments et d'efforts qui unit des villages où à l'ordinaire l'esprit de clocher règne comme partout ailleurs; le bonheur et la fierté de Mézières enfin, dont on pourra dire, à la suite des couplets de Victor Ruffy sur la *Géographie du canton de Vaud* :

Mézières, Bayreuth du Jorat,
A le théâtre de Morax,
Ousque se sentent fort heureux
Gros paysans et besogneux.
Tra la la, la la...

V. F.

La salle à manger.

VOICI une vieille, toute vieille chanson que nous trouvons dans un recueil manuscrit que veut bien nous confier un de nos lecteurs. L'auteur en est inconnu; mais, après tout, qu'importe à sa mémoire et à nous-mêmes,

Disciple du dieu de Cythère,
J'ai célébré dans mes couplets
Du tendre Amour et de sa mère
Et les charmes et les attraits.
Aujourd'hui, Comus, qui m'inspire,
De sujet m'invite à changer
Et veut que j'accorde ma lyre
Pour chanter la « salle à manger ».

La « salle de jeu » désespère
Et déshonore les joueurs.
La « salle d'armes » ne plaît guère,
Elle provoque des malheurs.
On y voit des gens se poursuivre
Pour apprendre à s'entr'égorgier;
Mais moi, qui ne cherche qu'à vivre,
J'aime mieux la « salle à manger ».

En nos sociétés brillantes
Dans un siège on va s'installer;
On y voit des femmes charmantes,
A peine ose-t-on leur parler.
Dans le salon, de compagnie
La tristesse va se loger,
Mais la gaieté et la folie
Restent dans la « salle à manger ».

Est-il au spectacle, en France,
Le public se met à bâiller;
Dans une salle d'audience,
Au palais il va sommeiller,
Ça l'amuse, je veux le croire,
Moi, je pourrais m'en affliger,
Car pour bien dîner, rire et boire,
Je vais dans la « salle à manger ».

Dans plus d'une salle de danse,
On va lorsqu'on est déguisé,
On voltige, on saute en cadence;
On sort, croyant s'être amusé.
Je ne m'affuble point d'un masque,
Mais, malgré moi, sans voltiger,
On me voit faire un pas de basque,
Souvent dans la « salle à manger ».